

La légende dans l'Histoire des Basques*

(The role of legends in the History of the Basques)

Veyrin, Philippe

BIBLID [1136-6534(1998)11:7-24]

La légende peut être la cause d'une stagnation dans l'étude de l'histoire mais aussi elle peut être un stimulant dans les recherches historiques. Philippe Veyrin illustre par des exemples précis (rapports entre Cantabres et Basques, armoiries du Guipuzcoa, chanson de l'Altabiscar, chaînes du blason de Navarre, etc.) l'importance de la légende dans l'histoire basque.

Elezaharrak paralisia ekar dezake historiaren azterketan, baina bestalde ikerketarako pizgarri ere gerta daiteke. Philippe Veyrin-ek adibide jakin batzuen bidez (kantauriar eta euskaldunen arteko harremanak, Gipuzkoako heraldika, Altabizkarreko kanta, Nafarroako harmarriko kateak), euskal historian elezaharrak duen garrantzia erakusten du.

La leyenda puede provocar la parálisis en el estudio de la historia, pero también puede ser un estímulo a la investigación. Philippe Veyrin ilustra con ejemplos concretos (relaciones entre cántabros y vascos, heráldica de Guipúzcoa, canción de Altabiscar, cadenas en el escudo de Navarra), la importancia de la leyenda en la historia vasca.

* GH, 1955, nº 1, p. 41-50; nº 2, p. 67-78.

Mes chers Amis,

Votre appel à mes faibles lumières pour vous entretenir de l'histoire des Basques a touché en moi une corde sensible. Depuis longtemps en effet, je souhaite que les recherches historiques trouvent chez nous de nouveaux adeptes. Or, où les trouveraient-elles mieux, jeunes gens, que parmi vous qui serez bientôt les cadres, comme on dit aujourd'hui, de notre cher vieux pays? Pour savoir où l'on va, il n'est jamais superflu de mieux connaître d'où l'on vient. Ceux qui, dans le chaos du monde actuel, auront la tâche de guider les Basques vers un avenir où ils pourront garder leur personnalité, seront bien inspirés de ne pas négliger les enseignements du passé.

Si petit soit-il, l'Eskual-Herri a déjà produit une lignée d'historiens de valeur. Sans même avoir besoin de regarder au delà de la frontière, ce qui nous attarderait outre mesure, je rappellerai les noms d'Arnaud d'Oihenart, du chevalier de Bela (dont le manuscrit inédit d'une énorme *Histoire des Basques* dort encore à la Bibliothèque Nationale), du vicomte de Belsunce, du capitaine Duvoisin, de l'abbé Haristoy, des Bayonnais Balasque, Pierre Yturbide, Ducéré, du regretté chanoine Daranatz, des deux frères Dop... Avec feu Jean de Jaurgain, le plus profond et le plus brillant membre de cette pléiade, mon vénérable ami le chanoine Michel Etcheverry, reste le maître incontesté de l'histoire euskarienne; il serait certes plus qualifié que moi pour occuper la place d'où je vous parle aujourd'hui.

Pourtant, il ne faut pas se dissimuler que présentement nous traversons une période moins féconde, période où l'on semble se contenter un peu trop facilement de compiler, en l'accommodant à quelque autre sauce, ce qu'ont déjà trouvé nos aînés; et cela sans faire toujours l'effort de recherche ou simplement de critique devenu indispensable pour renouveler les sujets traités et les ajuster aux progrès de l'histoire générale.

Mais, m'objecterez-vous, le métier d'historien n'est pas à la portée de chacun; il y faut des loisirs et une certaine préparation technique; tout le monde ne peut être chartiste. Je n'en disconviens pas. Néanmoins, l'histoire reste une des rares disciplines qui ne soit pas devenue entièrement l'apanage des spécialistes. Le simple amateur pourvu qu'il soit guidé par des lectures qui le tiennent au courant, peut encore, avec de la patience et un peu de flair, faire du bon travail, voire de passionnantes découvertes.

Il n'est pas un petit village de nos trois minuscules pays de Labourd, de Soule ou de Basse-Navarre qui ne possède, peu ou prou, quelques archives municipales, paroissiales, notariales, familiales... Bien mieux, il possède aussi –plus anciennes souvent que les poudreuses paperasses– les églises, les chapelles, les sépultures, les maisons humbles ou arrogantes, les bornes et clôtures des terres cultivées, les lieux-dits, les chemins immémoriaux qu'ont tracés de leur piétinement multiséculaire tant de pas agiles retournés au néant... Tout cela parle pour un esprit tant soit peu attentif. Pris isolément, ce ne sont certes bien souvent que mots confus, balbutiements incompréhensibles: la vie qui se renouvelle, implacable, a parfois presque effacé le souvenir. Pourtant, il suffit souvent de quelque rapprochement inattendu pour que des lueurs surgissent. L'histoire après tout est une collection de menus faits, qui, insignifiants, la plupart du temps, en eux-mêmes, s'éclairent mutuellement. Si nous possédions sur chaque commune basque une monographie détaillée, telle qu'il est du pouvoir de chacun d'entre vous d'en élaborer une, un pas sérieux serait fait dans notre connaissance du passé et nous laisserions aux générations futures un trésor moral nullement négligeable.

Si mon appel touche quelques-uns d'entre vous, je me permets de vous signaler deux écueils qui sont également à éviter. Celui d'être trop pressé. C'est si tentant, si encourageant de se voir imprimé tout vif, qu'on est parfois enclin à s'en faire un but, alors que ce n'est qu'un moyen. Il n'est pas moins néfaste, sous prétexte de mieux, de se donner de sempiternels délais; j'en parle en connaissance de cause, car cela m'advient. Le plus pittoresque exemple de ce travers nous fut montré naguère par le regretté Georges Lacombe, de Saint-Palais. Cet étudiant à perpétuité avait dans sa garçonnière du Bd Saint-Michel, à Paris, patiemment rassemblé une rarissime bibliothèque euskarienne; il annonçait sans cesse de gigantesques travaux. Finalement, la mort l'a surpris, après une longue carrière jalonnée de brefs articles et surtout d'innombrables critiques assez peu indulgentes sur tous ceux qui avaient l'audace, eux, de produire quelque chose!

Revenons à l'histoire des Basques. N'attendez pas de moi, je vous prie, une causerie aussi divertissante que furent celles de certains de mes prédécesseurs, notamment Marc Légasse, avec lequel, entre parenthèse, je suis entièrement d'accord pour protester contre ce qu'il appelle pittoresquement "la crétinisation du peuple basque par les bons sentiments folkloriques".

Pourtant, saturés comme vous devez l'être tous de cours et d'enseignement, il serait peu charitable de ma part de vous infliger une leçon d'amphithéâtre. J'ai donc élu à votre intention un sujet point trop indigeste, mais qui néanmoins se rattache dans une assez ample mesure aux problèmes que se pose et qu'essaie de résoudre l'historien. Je voudrais, par quelques exemples glanés à des époques très diverses, vous donner une idée de la part qu'occupe et usurpe la légende dans l'histoire euskarienne. Cette part est grande. Parfois même excessive, elle a contribué longtemps à une certaine stagnation de nos connaissances sur le passé. Par une sorte de paradoxe, voici que, de notre temps, elle est devenue plutôt un stimulant des recherches. Ce n'est pas que les historiens soient, toujours, comme le croient quelques bonnes âmes, de sadiques iconoclastes. Ceci me rappelle une anecdote que contaient volontiers mon bon maître Don Julio de Urquijo, fondateur et animateur de cette admirable *Revue Internationale des Etudes Basques* qui a tant contribué à donner aux bascophiles un esprit et des méthodes plus scientifiques. Son combat en faveur de la vérité toute nue n'allait pas sans faire crier quelques vieux amis, fidèles à des opinions surannées. Un jour, l'un d'eux fit appeler Don Julio à Ciboure et, le traînant devant les murs d'une vieille maison qu'on achevait de jeter par terre, il lui dit d'un ton vengeur: "Voilà de quoi te faire plaisir...".

La critique des légendes historiques a son utilité. D'abord, elle déblaye efficacement d'un tas de décombres et de broussailles superflues le terrain des investigations. En outre, elle présente un intérêt psychologique et social nullement négligeable.

Comment donc se forment les légendes? Et d'abord que faut-il entendre au juste par ce mot un peu vague?

Longtemps on a voulu attribuer à la légende je ne sais quelle vertu mystique. Même si on mettait en doute la réalité qu'elle était censée recouvrir, on pensait volontiers que, création collective et continue, la légende était toujours en quelque sorte l'émanation même de l'âme d'un peuple. D'où l'importance qu'on lui donnait, particulièrement à l'époque romantique.

Il convient pourtant d'en rabattre. A serrer les choses de plus près, on s'aperçoit que les authentiques légendes populaires sont plus rares qu'on ne se l'imaginait.

A l'origine d'une véritable légende, il semble qu'il y ait une question implicitement posée. On voit quelque vestige, ruine, tombeau, chemin abandonné; on entend un nom... Celui qui voit ou qui entend est souvent un simple passant, un voyageur, plus enclin par nature à s'étonner que l'indigène, familier depuis toujours avec l'insolite résidu de quelque événement oublié. Pourtant c'est à l'indigène qu'on fait appel; il doit bien savoir, lui, ce qui s'est passé jadis. On fait trop volontiers confiance à la mémoire collective, mémoire singulièrement courte toutes les fois qu'elle n'est pas soutenue par une forme ou un rythme. Mais il n'est pas ordinaire à l'homme de consentir à avouer son ignorance, et il est des rêveurs partout, même chez ces diables de Basques, être positifs, s'il en fut jamais. L'explication exaltante et pittoresque naît ainsi, souvent informelle et rudimentaire, oeuvre individuelle néanmoins. Mais voici que la tradition orale s'en empare; de générations en générations la légende va s'appauvrir ou s'enrichir, dans la mesure même où sa valeur poétique lui confère une puissance de suggestion. Parfois une chance inouïe s'en mêle; un conteur plus génial s'empare du sujet, le coule dans un moule quasi définitif, en fait le patrimoine d'un peuple, voire de l'humanité. Voilà la vraie légende, celle qu'il est passionnant d'étudier pour remonter jusqu'à la parcelle de vérité historique qu'elle peut contenir.

Hélas, toutes les légendes ne peuvent également se targuer d'une aussi vivante origine; beaucoup ne sont que de pseudo-légendes. Des siècles se sont écoulés et, dans le silence de leur cabinet d'étude, des gratte-papiers –chroniqueurs, historiographes, généalogistes, héraldistes, littérateurs, voire simples dirigeants de syndicats d'initiatives– qui par vocation ou par métier, s'intéressent au passé, se mettent eux aussi à fabriquer, avec plus ou moins de bonheur, des récits légendaires. Il s'agit, soit de flatter la vanité des individus, des familles ou des collectivités, soit de soutenir des intérêts plus ou moins défendables.

L'industrie de ces fausses légendes, qui, par la paresse de maints écrivains se perpétuent et se répandent grâce à l'imprimerie, est une industrie qui remonte loin. Presque toute notre documentation sur le haut Moyen-Age, est fondée sur des Chartres apocryphes, fabriquées dans les monastères à l'occasion de contestations procédurières¹.

Un patriotisme mal inspiré se trouve souvent aussi à la base –nous en verrons des exemples– de maintes pseudo-légendes qui ont longtemps étouffé l'histoire réelle comme un lierre parasite. Ces supercheries, lorsqu'elles sont anciennes, ne laissent d'ailleurs pas –vous le verrez– de présenter un intérêt de curiosité. Quelques-unes ont même fini par entrer à demi dans la tradition populaire; mais le cas est plutôt rare; ce sont là corps étrangers généralement peu assimilables.

Nous venons d'essayer de distinguer les fausses et les vraies légendes. Mais je pourrais aussi bien vous parler des vraies fausses ou des fausses vraies. J'entends par là certaines chansons basques fort anciennes, récit poétique mais exact d'un événement local, qui, à l'origine fut tout pareil en son essence à l'improvisation de nos bertsolaris contemporains. Seulement, si, grâce à la versification et à la mélodie, l'oeuvre d'art s'est conservée presque intacte dans les mémoi-

1. La charte d'Arsius, par exemple, le plus antique document de nos Archives Départementales, qui se présente comme un texte de l'année 980 environ, ne serait, selon les spécialistes, qu'un faux fabriqué vers la fin du XIe ou de début du XIIe siècle pour les besoins d'un litige entre les diocèses de Bayonne et de Pampelune. Cf. DUBARAT et DARANATZ. *Recherches*. T. III. P. 674

res, toute une interprétation fictive s'y est greffée par la suite. Jaurgain, avec une admirable sagacité, a su remonter à la source de quelques-unes de ces plaintes, du folklore basque, et montrer combien la vérité en était plus émouvante et plus belle que toutes les gloses de commentateurs qui la recouvraient². Ainsi, le restaurateur habile, qui décape les empâtements d'innombrables badigeons successifs, retrouve-t-il la pureté des formes, la vigueur du modelé de quelque antique sculpture.

Et maintenant, promenons-nous, une serpette à la main, dans le jardin de l'histoire légendaire des Basques.

Inutile, je pense, de trop nous attarder sur les amusantes fables érudites qui font commencer l'histoire des Basques rien moins qu'au Paradis terrestre, ainsi que l'ont soutenu chez nous, avec une ardente conviction, digne d'un meilleur objet, l'abbé Lahetjuzan, de Sare, et l'abbé Diharce de Bidassouet, d'Hasparren. Chose admirable et à peine croyable, ces sympathiques illuminés ont d'ailleurs des émules contemporains: il y a trois ou quatre ans, j'ai été assez ridiculement pris à partie dans les colonnes de *Sud-Ouest* par une brave dame aux bas couleur d'azur, qui paraissait dépitée que je me fusse désolidarisé de ses extravagances...

Les pseudo-traditions sur l'arche de Noé, la tour de Babel, le peuplement de la Péninsule ibérique par les descendants de Japhet, fils de Tubal, ne présentent bien entendu pas plus de valeur ethnographique. Nos vieux chroniqueurs les ont tout bonnement puisées dans certains auteurs latins des premiers siècles de l'ère chrétienne –Flavius Josèphe, Isidore de Séville, etc.– et les ont répétées à satiété. Mais ces historiettes sont restées enfouies dans leurs livres. La seule de ces fantaisies érudites qui paraisse avoir légèrement pris pied dans le folklore (j'en puis témoigner puisque c'est ainsi que je l'ai moi-même apprise oralement à Saint-Jean-de-Luz, dans mon enfance), c'est l'aventure de Noé qui, apercevant la terre promise, se serait écrié: "Hara, hara", d'où le nom du mont Ararat. Il y a deux ans, d'ingénieux amateurs d'explorations, ont réussi, vous vous en souvenez sans doute, à tirer parti de cette naïve étymologie pour faire plus ou moins subventionner une expédition, laquelle évidemment ne découvrit point la fameuse arche, mais permit toutefois à ces jeunes gens de faire un beau voyage. Et l'on niera encore l'utilité des légendes! Allons donc; le tout est de connaître la bonne façon de s'en servir...

Après les bascophiles de l'âge théologique, nous trouvons, si j'ose m'exprimer ainsi, les métaphysiciens, dont le plus représentatif est l'original souletin Augustin Chaho, fondateur de la secte des voyants. Surtout dans sa singulière *Histoire Primitive des Euskariens Basques*, ce romantique effréné s'est complu à nous confectionner toute une mythologie de son crû. La plus belle rose de son chapeau, c'est la légende d'Aitor. Chaho avait remarqué l'expression courante *aitonen semiac*, sous laquelle on désignait en basque les gentilshommes; il supposa qu'il avait dû se produire une légère mutation phonétique et en conclut que les Basques se prétendaient fils d'Aitor. Avec sa verve coutumière qui oscillait entre la poésie grandiloquente et le bavardage d'un commis voyageur, il a brodé sur ce thème d'Aitor, sorte de patriarche, de Moïse du peuple euskarien, des pages d'un lyrisme aujourd'hui assez désuet³.

2. JAURGAIN: *Quelques légendes poétiques du Pays de Soule*. Dans le volume *La Tradition au Pays Basque* (Paris, 1399, pp. 361-409).

3. CHAHO: *Histoire primitive des Euskariens Basques* (Bayonne – 1847)

En abordant les temps historiques, à savoir la conquête et la domination romaines, nous rencontrons toute une floraison de récits qui n'ont pas davantage derrière eux une tradition proprement originale. Mal interprétés, les textes classiques de Salluste, Tite-Live, César, Strabon, et autres auteurs de l'Antiquité, ont tout simplement servi de point de départ aux affirmations fabuleuses du bachelier Zaldivia, d'Andrés de Poça, de Balthasar de Echave, de Garibay, etc., Basques fort érudits pour leur temps, mais enivrés par le rêve de glorifier à tout prix leurs ancêtres. A la base de toute cette littérature, qui essayait de situer en Biscaye ou en Guipuzcoa certains épisodes de la résistance aux légions romaines, règne une erreur fondamentale qui n'a été vraiment dissipée que de nos jours, celle qui consiste à identifier les Basques aux Cantabres. La révolte des Cantabres, peuple vraisemblablement celtibérien, a eu pour principal théâtre le territoire qu'ils occupaient, correspondant à une partie des Asturies et de la Vieille Castille. Autant qu'on puisse en juger, les Vascons paraissent au contraire avoir fait assez bon ménage avec les conquérants. Si résistance il y eut de leur part sporadiquement, celle-ci fut sans doute plutôt passive. Ce n'est pas toujours la moins efficace; les résultats sont là pour le prouver, puisque les Cantabres ne sont plus qu'un nom, alors que les Basques ont survécu à toutes les dominations.

Quoi qu'il en soit, ces prétendues luttes entre Basques et Romains ont servi de thème à de curieuses oeuvres d'art qui méritent de nous arrêter un instant. La première est un poème apocryphe qui se donne pour contemporain des événements. Le texte original, ou du moins sa transcription la plus ancienne, se trouve dans l'énorme compilation manuscrite du XVI^e siècle, connue sous le nom de Chronique d'Ibarguen-Cachopin, aujourd'hui propriété de la Diputacion de Biscaye.

| | |
|----------------------|-----------------------|
| <i>Octavio</i> | "Octavien |
| <i>Munduco jauna</i> | Le seigneur du monde |
| <i>Lecobydi</i> | Lecobydi |
| <i>Vizcaycoa</i> | Celui de la Biscaye". |

C'est au cours de son fameux voyage au Pays Basque, en 1801, si fécond pour le progrès des études basques, que l'illustre savant prussien Guillaume de Humboldt put consulter la vieille chronique, qui était conservée alors dans les archives du palacio de Mugartegui à Marquina. Humboldt fit connaître sa trouvaille au monde savant en 1812. Il accompagnait d'ailleurs la publication des quinze quatrains de ce "Chant des Cantabres" d'un certain nombre de prudentes réserves. De fait, il y aurait eu quelque chose de miraculeux dans la conservation d'abord purement orale d'un poème si ancien. Pourtant, au siècle dernier, maints érudits ont voulu croire à l'authenticité de ce chant, dont il faut reconnaître qu'il est forgé de main de maître et même qu'il ne manque pas d'une sorte de grandeur épique. Toutefois, d'indubitables anachronismes de langage –ne serait-ce que l'emploi du nom beaucoup plus récent de Vizcaya– suffisent largement à décourvrir la supercherie. Don Juan Carlos de Guerra, qui, avec Don Julio de Urquijo, est un de ceux qui se sont penchés avec le plus de sagacité sur ce vieux texte, déclare qu'il n'est rigoureusement pas possible de le faire remonter au-delà de 1529⁴. Il en attribue la composition, à l'aide d'assez solides arguments à Don Anton de Vedia, gentilhomme de la Vallée d'Arratia, qui fut valet de chambre de Charles Quint et grand inventeur de fables généalogiques.

4. J.C. de GUERRA: *Los Cantares antiguos del Euskera* (San Sebastián 1924, pp: 92-121).

En tout cas, il est certain que l'auteur sut très habilement donner à son oeuvre une saveur du terroir. Comme l'a judicieusement remarqué M. de Leizaola dans son livre *Estudios sobre la Poesía Vasca*, le "Chant des cantabres" reste, de toute façon, le plus ancien exemple connu de la strophe que l'on appelle le *zortziko*. Le poète cultivé du XVI^e siècle n'a pas négligé non plus l'usage, courant à son époque, d'une ritournelle qui précédait et donnait, semble-t-il, le ton aux chansons populaires. Sous des formes à peine différentes on retrouve de *Lelo* dans la chanson de Perucho de la *Tercera Celestina*, deux poésies de notre grand Bernard Dechepare, un passage de la grammaire de Micoleta... Je crois avoir montré naguère, dans une brève étude, que de très semblables modulations de syllabes dénuées de sens se retrouvent ailleurs qu'au Pays Basque dans certaines chansons de bergers⁵. Mais comme certaines parties de cette ritournelle peuvent, avec passablement de bonne volonté, ressembler à des mots basques,

Lelo yl lelo, lelo yl lelo, leloa çarac yl leloa,

d'où il résulterait qu'un certain Lelo serait mort tué par un certain Zara, Ibarguen et Cachopin expliquaient fort bien cela à l'aide d'une légende supplémentaire, dont le seul point faible est d'être rigoureusement calquée sur la fable d'Agamemnon; ce qui témoigne, à tout le moins, d'une certaine faiblesse d'invention⁶.

Une autre curiosité amusante est l'influence exercée par ce thème des guerres vasco-romaines sur l'interprétation des armoiries du Guipuzcoa. On sait que ce blason créé seulement vers 1642, porte en pointe trois arbres sur des ondes. Ces trois arbres représentent vraisemblablement les trois *Valles* qui, au moins à partir du milieu du XV^e siècle, subdivisaient administrativement la province. Mais une explication si prosaïque ne pouvait guère flatter l'humeur des Guipuzcoans. Aussi, le bachelier Zaldivia, érudit réputé du XVI^e siècle, écrivit-il dans sa *Suma de las Cosas Cantabricas y Guipuzcoanas*, que les arbres en question ne pouvaient être que des ifs. Ces ifs rappelaient, à l'entendre, ceux dont les Basques, assiégés par les Romains sur le mont Hernio (entre Regil et Tolosa), avaient mangé les fruits pour s'empoisonner, afin de ne pas tomber vivants entre les mains de l'ennemi.

Le manuscrit de Zaldivia n'a été imprimé qu'en 1945⁷, mais de multiples copies circulaient et ont fait longtemps autorité. Lorsque, vers l'an 1600, la Province de Guipuzcoa voulut faire décorer de ses armoiries une sorte de monumental placard destiné à la conservation de ses plus vulnérables archives, elle commanda –entre autres merveilles dont l'or se relève en bosse, comme le carosse de Trissotin– quatre bas-reliefs en bois sculpté évoquant les épisodes historiques qui servent en quelque sorte de commentaire au blason. Ces beaux panneaux sont conservés aujourd'hui à Tolosa. La scène de suicide collectif supposée par Zaldivia, n'y manque évidemment pas. Mais ce qui nous intéresse davantage, c'est de voir que, pour distinguer de façon absolue les combattants basques de leurs adversaires, le sculpteur Hyeronimo de Larrea les a revêtus de *kapuzail*, vêtement de nos bergers, et coiffés du béret. Ainsi, avons-nous la certitude que, dès le

5. PH. VEYRIN: *A propos du Chant de Lelo*. Dans le volume *Homenaje à D. Julio de Urquijo e Ybarra*. T. I. Pp. 341-349. (San Sebastián 1949).

6. J. de URQUIJO: *La Tercera Celestina y el Canto de Lelo*. (R.I.E.B. 1910). *La Chronica Ibarguen-Cachopin y el Canto de Lelo* (R.I.E.B. 1923 et 1924).

7. Publiée à San Sebastian par les soins de la Excmo Diputación de Guipúzcoa. Edition critique admirablement établie par Don Fausto Arocena.

début du XVI^e siècle, le béret était considéré chez nous comme un couvre-chef caractéristique et traditionnel. Sa diffusion ne remonte donc pas seulement aux guerres carlistes, comme certains l'ont affirmé à tort⁸.

Enjambons maintenant quelques siècles pour atteindre ce demi-millénaire, particulièrement obscur chez les Basques, qui s'étend entre les premières invasions barbares et l'organisation du monde féodal, organisation qui se dessinera plus précisément après l'an Mille. De cette longue période, où la Gaule franque chercha maintes fois à s'étendre au-delà des Pyrénées, non sans éprouver à l'occasion quelques furieux coups de boutoir de la part des montagnards euskariens, l'épisode à la fois le plus certain et le plus grandiosement transformé par la légende est celui de la tragique embuscade de Roncevaux.

Certes, il ne faut pas s'imaginer ni les diverses versions de la *Chanson de Roland* (dont la plus ancienne et la plus belle est celle du manuscrit d'Oxford), ni la pseudo-chronique en prose latine de l'archevêque Turpin, comme contemporaines ou même légèrement postérieures à l'événement du 15 août 778. A en juger par les singuliers anachronismes qu'elles comportent, ces oeuvres épiques, comme l'a si lumineusement montré Joseph Bédier, n'ont pu naître que trois siècles plus tard, alors que la fleur des chevaliers français passaient les ports pour aller combattre les Sarrasins et que des foules croissantes de pèlerins commençaient à se presser sur le Chemin de Saint-Jacques⁹.

Il suffit de se rappeler que, lors de la défaite de Roncevaux, ni Charlemagne n'était un vieillard à la barbe fleurie, ni Roland n'était son neveu, ni le terme de "Douce France" qui est comme le leit-motiv des propos des douze pairs, n'était même concevable.

Mais si les jongleurs et les moines du XI^e siècle ont cherché à exploiter, dans un but, nous pourrions presque dire touristique, les souvenirs carolingiens, c'est à coup sûr qu'ils en avaient trouvé au moins la substance dans la tradition des populations locales. Bien que nous ne puissions attester au-delà de l'an 1106 l'existence de noms tels que le Val Carlos et la *Crux-Caroli* des Ports de Cize, le seul fait que, dès lors, ces noms étaient compris et acceptés de tous, montre à l'évidence qu'ils étaient déjà en usage depuis bien plus longtemps.

Les Basques eux-mêmes auraient-ils chanté en leur étrange langage la victoire qu'ils venaient de remporter, en 778, sur le plus illustre empereur de la Chrétienté? Après tout, cela n'aurait rien eu en soi d'impossible. Le désir de retrouver une de ces cantilènes était tel, au début du siècle dernier, qu'on accueillait avec enthousiasme le "Chant d'Altabiscar" qu'avait soi-disant découvert un médiocre littérateur, d'origine bayonnaise, nommé Garay de Monglave. Cette supercherie eut un prodigieux et durable succès. On sait aujourd'hui que le texte, établi en français par Garay, avait été transcrit en prose basque par Louis Duhalde, d'Espelette. Cette banale rhapsodie n'a hélas! rien d'un chef-d'oeuvre¹⁰.

8. SERAPIO de MUGICA: *El Blason de Guipúzcoa* (San Sebastián 1920) contient la reproduction des bas-reliefs

9. J. BÉDIER: *Les légendes épiques* (Paris, 1909), T. III.

10. J.F. GLADE: *Dissertation sur les chants héroïques des Basques* (Auch 1866). Voir aussi une note du Capitaine Duvoisin, qui était le propre cousin de Louis Duhalde. Cette note adressée à Antoine d'Abbadie se trouvait dans les papiers de Wentworth Webster. Je l'ai publiée, ainsi que diverses autres lettres de bascofiles, dans la R.I.E.B., année 1934, pp. 330-331.

Mais sur la légende française de Roland se sont, à leur tour, greffées chez nous de plus modestes fictions locales. Je ne saurais trop vous dire depuis quand on a baptisé Pas de Roland une roche percée où passait le chemin qui mène d'Ixassou à Bidarray par la rive gauche de la Nive. Par contre, la croix de Ganelon, près de Saint-Jean-le-Vieux, mérite de nous arrêter davantage. C'est un rude pilier cylindrique de grès d'Arradoy, aujourd'hui affublé d'une banale croix de fonte. En 1700, l'intendant Lebret, dans son *Mémoire sur la Basse-Navarre*, en parlait déjà en ces termes:

"Tout ce qui reste du temps de Charlemagne se réduit à un pilier de maçonnerie qui subsiste encore aujourd'hui et aux ruines d'un autre pilier semblable qu'on prétend que cet empereur avait fait bâtir pour y faire pendre le fameux Ganelon; ils sont situés entre Saint-Jean-le-Vieux et Apat et ont assez de rapport à des fourches patibulaires; apparemment que la manière dont elles sont bâties a donné lieu à ce que la tradition du pays en fait dire"¹¹.

Bédier a montré comment au Moyen Age les Etablissements religieux fondés sur le chemin de Compostelle s'ingéniaient à se rattacher aux épisodes des chansons de geste. S'il eut connu la croix de Ganelon, il lui eut probablement donné une place dans sa nomenclature. Car il ne faut pas oublier que Ganelon, comme d'ailleurs onze sur douze des Pairs, n'a aucune réalité historique; ce traître, à la physiologie si complexe, est une création du poète épique. Ce sont les clercs des commanderies d'Arsoitz et de Saint-Blaise d'Apat-Hospital qui auront vraisemblablement baptisé de son nom un vieux gibet seigneurial; c'était d'ailleurs assez bien trouvé, à mon avis.

Une autre antiquaille, pittoresque, en relation avec le même thème de Roncevaux, ce sont les deux pseudo-exvotos en pierre sculptée qu'un noble guipuzcoan, nommé Ubita, fit encastrier, au début du XVII^e siècle, dans le mur d'un oratoire sur le quai du village de pêcheurs de Pasajes San Juan. A en croire l'inscription, ce ne serait rien moins qu'un des vainqueurs basques de Roland qui rend grâce "pour la victoire obtenue et en accomplissement du voeu fait à Dieu et à la Bienheureuse Marie toujours vierge quand nous fûmes à Orieriaga, l'an 811 de l'ère, et au port des Pyrénées aujourd'hui Roncevaux, à combattre l'armée de Charlemagne, roi des Francs, avec notre peuple de Vasconie. Pour lui-même et ses compagnons victorieux Juan de Ubita me fit".

Il suffit de jeter un coup d'oeil sur l'épigraphie de l'ex-voto pour se rendre compte de l'époque où elle a été faite¹².

Examinons maintenant la bien connue légende bayonnaise du Dragon de Belzunce, type caractéristique du récit entièrement artificiel, totalement dénué de fondement historique et qui n'en a pas moins prospéré, grâce à la bienveillance excessive que lui ont témoignée tous les historiens bayonnais. Il semble même que la tradition ait fini jadis par s'imposer, à tel point qu'à un moment donné on montrait bel et bien un crocodile aux badauds. L'abbé Lahetjuzan, qui écrivait à la fin du XVIII^e siècle, s'exprime en effet ainsi:

"...l'écaille de ce monstre resta quelques temps suspendue à la voûte de l'église de Saint-Pierre d'Irube, puis sous l'orgue de la cathédrale, d'où elle fut dernièrement transportée à Paris, où

11. Publié dans le Bulletin S.L.A. de Pau, 1905, p. 198.

12. L. COLAS: *La Tombe Basque* (Bayonne, 1923, pp. 59-60).

on l'étiqueta Crocodile d'Amérique, par la ressemblance sans doute qu'il avait avec elles¹³.

Jean de Jaugain, dans un admirable article de la R.I.E.B., a démonté pièce par pièce le mécanisme de cette pseudo légende¹⁴. Elle prit naissance dans l'imagination biscornue de Maître Bertrand de Compaigne, magistrat dacquois, qui publia, en 1663, une *Chronique de la Ville de Bayonne*, livre aujourd'hui fort rare, farci de faits controuvés et de personnages supposés. Il a fallu le progrès de la critique historique au XIXe siècle pour arriver à démasquer cet étonnant faussaire, qui travaillait semble-t-il gratuitement pour le plaisir. Son plus bel exploit est une prétendue Charte de l'abbaye de Divielle, qui a longtemps égaré les chercheurs qui s'intéressaient aux origines du diocèse de Bayonne¹⁵.

"Les seigneurs de Belzunce –raconte assez sobrement Compaigne– ont en leurs armes un dragon à trois testes, pour ce que un fils de cette famille combattit et tua un monstre d'horrible grandeur qui dévorait aux environs de Bayonne les hommes et bestiaux; le grand effort qu'il fit en combattant, lui osta la vie; il gist en la chapelle de la maison de Belsunce de l'église des Prédicateurs de Bayonne. Elle possède en récompense la disme du lieu où ce monstre fut tué".

Arnaud d'Oihenart, notre grand historien basque du XVIIe siècle, qui s'est pourtant pas mal occupé des Belzunce, est resté prudemment muet sur cet épisode. Mais son fils Gabriel, dans un mémoire de 1675, commença à enrichir le texte de Compaigne, lequel fut définitivement orné de précisions fantaisistes dans un article du célèbre dictionnaire historique de Moreri, édition de 1759. Le héros se serait prénommé Gaston Armand, le fabuleux combat aurait eu lieu, en 1407, aux abords de la fontaine de Lissague à Saint-Pierre d'Irube, on fit don à ses descendants de maisons à Bayonne, etc...

Or, la réalité est toute simple. Saint-Pierre d'Irube en basque c'est *Hiriburu*, "Cap de Ville", ce qui correspond parfaitement à la situation de ce joli village, mais la forme romane la plus ancienne, attestée au XIIe et au XIIIe siècle, est *Yruber*. Vers le milieu du XIIIe siècle, les seigneurs de l'endroit adoptèrent le nom de Lissague qui était celui de leur manoir et prirent en même temps pour blason des armoiries qui rappelaient leurs droits féodaux sur la localité. Traduisant très approximativement *Yruber* par *Hiru buru*, ils se choisirent pour armes parlantes un dragon tricéphale.

Au siècle suivant, vers 1380, l'héritière de Lissague, qui possédait également le domaine de Paganduru à Macaye, épousa Garcie-Arnaud IV de Belzunce. C'est justement à partir des enfants de ce couple qu'on voit apparaître les armoiries écartelées dont la famille ne s'est plus départie: "En 1 et 4 deux vaches passantes qui est de Belzunce; en 2 un hêtre (pago) qui est de Paganduru; en 3 un dragon à trois têtes qui est d'Irube-Lissague".

En résumé, la légende n'est qu'une fable généalogique forgée à seule fin d'interpréter de façon un peu relevée le troisième quartier du blason des Belzunce. Il n'y a pas là, comme on voit, l'ombre d'une tradition populaire.

Puisque nous voici sur le chapitre de l'héraldique, j'en profiterai pour rectifier une légère erreur que m'a prêtée

récemment l'abbé Lafitte. Dans la préface qu'il a écrite pour l'épopée de Sanche-le-Fort, ce brillant pastiche littéraire de notre ami Marc Légasse, il s'est en effet exprimé en ces termes:

"Il y a, il est vrai, le problème des chaînes du blason navarrais que la tradition a transformées en chaînes prises à Las Navas de Tolosa en 1212. M. Ph. Veyrin a dénoncé cette erreur: Les premiers blasons ne portaient qu'un jeu de marelle (artzain jokoa) comme ailleurs des damiers".

Or, je n'ai jamais tout à fait dit cela. La ressemblance du schéma des armes de Navarre avec le tracé de l'artzain jokoa n'est en réalité qu'une coïncidence purement accidentelle, sur laquelle un bizarre érudit du XVIIIe siècle, M. Chiniac de Labastide, avait voulu fonder toute une théorie extravagante dont je vous fais grâce¹⁶.

En fait, le blason navarrais représente une figure héraldique bien connue sous le nom de *rai d'escarboucle*, figure dont le dessin a fortement évolué. Les plus anciens rais d'escarboucle représentés sont formés de huit branches irradiant d'une boule centrale et terminés par des fleurs de lys. C'est le modèle même qu'adopta Sanche-le-Fort pour le substituer à l'aigle qui auparavant lui servait de blason; des sceaux authentiques en font foi. Plus tard, chaque bras du rai a été chargé de pommettes; à un stade ultérieur les extrémités fleurdelisées ont généralement disparu, les boules se sont multipliées, enfin on a limité par un trait extérieur continu le contour du motif qui a pris ainsi un aspect carré ou rectangulaire¹⁷.

Il est bon de savoir que la Navarre n'a nullement l'exclusivité du rai d'escarboucle; je me demande même s'il ne faudrait pas voir là le motif lointain de la légende de chaînes. Je m'explique:

Une des plus anciennes chroniques de l'Histoire de Navarre est celle qui fut rédigée au XVe siècle par le charmant et malheureux Prince de Viane; c'est là que se trouve, à ma connaissance, la première version du récit des chaînes qui a connu depuis une si belle fortune. Or, le Prince de Viane était justement marié à Anne de Clèves, dont les armes représentaient aussi un rai d'escarboucle. Il serait donc assez plausible que le Prince ait voulu forger une tradition originale différenciant le blason navarrais dont il était mieux placé que personne pour savoir qu'il en existait ailleurs des équivalents.

Chemin faisant nous voici arrivés au coeur de la période féodale de l'histoire euskarienne. A partir du XIVe siècle, les guerres de clan font rage chez nous; au grand dam de la masse des paisibles habitants, s'affrontent Oñacinos et Gamboinos, Beaumontais et Agramontais. Cette atroce époque, sur laquelle il y aurait encore maintes recherches à faire,

16. CHINIAC DE LABASTIDE: *Dissertation sur les Basques* (Paris, 1786, pp. 328-350).

Toute la partie critique relative à la légendes des Chaînes est d'ailleurs solidement documentée et se lit encore avec intérêt. Où l'auteur déraile, c'est lorsqu'il croit voir dans le blason navarrais une figure du jeu de marelles symbolisant les anciennes colonies de Tyr. Il est curieux de rappeler à ce sujet que l'absurde doctrine d'une origine phénicienne des Basques fut reprise, quelques années plus tard, par Dominique-Joseph Garat. Au moment de la guerre d'Espagne, le sénateur Garat voulut persuader Napoléon de créer un état autonome basque formé de deux provinces qu'on aurait baptisées La Nouvelle Tyr et La Nouvelle Sidon! Voir sur cet épisode peu connu la rare brochure d'ALBERT DARRICAU: *France est Labourd* (Dax, 1906).

17. TH. VEYRIN FORRER: *A propos des armes du Labourd et de la Navarre* (Bulletin S.L.A. de Bayonne, 1954, pp. 125-130).

L'auteur commet d'ailleurs l'erreur de croire que la légende des Chaînes ne s'est formée qu'à la fin du XVIe siècle. Le prince de Viane écrit en effet son oeuvre vers 1450.

13. Ph. VEYRIN: *Du Dragon de Belzunce et de quelques autres dragons dans le Pays Basque* (Bulletin S.L.A. de Bayonne, 1930).

14. J. de JAURGAIN: *Toponymie basque* (R.I.E.B., 1913, pp. 261-273).

15. Sur Compaigne, voir notamment F. BARBE: *Essai d'une Bibliographie de Bayonne et de ses environs* (Bayonne, 1935, p. 63).

revit surtout avec un étrange pittoresque dans le manuscrit intitulé *Libro de las Bienandajas e Fortunas* de Lope Garcia de Salazar, un des plus puissants et des plus combatifs de ces terribles *Parientes mayores* de Biscaye. Cet espèce de géant, au physique et au moral, explique lui-même comment, sur ses vieux jours, il écrivit son étonnant ouvrage alors qu'il se trouvait prisonnier de son propre fils dans une tour de son château de San Martin de Munatones, près de Sommorostro. Ce seul trait donne une légère idée de l'ambiance...

Rédigée au courant de la plume et au fil des souvenirs, la chronique de Lope Garcia de Salazar, qui raconte avec un allègre enthousiasme tant de féroces épisodes, est nourrie du vrai suc des traditions populaires. Rien de plus savoureux que la naïve légende par laquelle le vieillard, s'interrogeant sur le passé, essaie, en manière de prologue, d'expliquer les origines obscures de l'inexpiable querelle qui, depuis plusieurs générations avant lui, ensanglantait les Provincias Vascongadas. Voici comment il s'exprime:

"Dans la terre d'Alava et de Guipuzcoa qui anciennement faisaient partie du royaume de Navarre, et formaient toutes des *Hermandades*, ils se réunissaient tous une fois par an, le premier jour du mois de Mai, pour faire leurs confréries et porter de grands cierges de cire de 2 ou 3 quintaux aux églises où ils avaient coutume de se rencontrer; et ils les portaient sur des brancards ne le pouvant faire d'autre façon, et ils faisaient dire leurs messes et remettaient ces cierges en offrandes et faisaient tous ripaille d'abondantes viandes.

Le diable, qui toujours s'active pour susciter des homicides, se mit à l'oeuvre parmi ceux-ci qui étaient gens du commun et vivaient en paix, afin de mettre le mal entre eux pour qu'ils cessent le service de Dieu; et y trouvant lieu, il le fit de la façon suivante: advint une fois que ce cierge étant confectionné et comme ils s'étaient assemblés pour le porter, ils s'attelèrent aux brancards, et les premiers qui s'y mirent voulaient porter le fardeau sur les épaules et disaient en basque *gamboa* ce qui signifie "par le haut". Et les autres qui s'attelèrent ensuite le voulaient porter par en bas, à bout de bras, et disaient en basque *oñaz* ce qui signifie "au pied"; et tant s'accrut cette obstination, les uns disant *gambo*, les autres disant *oñaz*, qu'ils dûrent en venir aux mains et moururent moult gens des uns comme des autres. Et les principaux des uns qui eurent ce combat furent d'un village qu'on nomme Ulibarri, qui dépend de Vitoria, et depuis lors fut nommé Ulibarri-Gamboa. Les principaux des autres qui furent de cette mêlée venaient d'un village appelé Murua en Guipuzcoa et pour lors on lui donna le nom de Murua de Oñaz; et ainsi furent levés ces lignages et clans d'Oñaz et de Gamboa qui durent encore aujourd'hui. Et, par la suite des temps, devinrent chefs et ancêtres de ces lignages les maisons de Guevara pour les Gamboinos et la maison de Mendoza pour ceux d'Oñaz"¹⁸.

Cette rixe légendaire pour un motif si parfaitement futile peut avoir réellement eu lieu, mais même en accordant cela, on n'y peut voir qu'un simple effet bien plutôt que l'origine autrement complexe de ces inexpiables inimitiés.

Nous n'avons pas le loisir de nous attarder sur cet intéressant problème, mais je m'en voudrais de ne pas vous raconter un détail curieux, qui montre à quel point la tradition historique reste parfois enracinée chez nous.

En plein XIX^e siècle, lorsque la Biscaye demeurait encore administrée par ses *Juntas Generales* réunies à Guernica, la droite et la gauche de l'assemblée se désignaient encore cou-

ramment sous les étiquettes de Oñacinos et Gamboinos!!! Entre temps, les moeurs s'étaient heureusement adoucies...

Pour en revenir au Moyen Age, il convient de noter qu'il existait un parallélisme et même d'étroits contacts entre les deux clans qui déchiraient les Provincias Vascongadas et ceux qui finirent par démanteler la Navarre; aux Oñacinos correspondaient le Beaumontais ou Luxetins et les Gamboinos étaient les alliés naturels des Agramontais. Cela s'explique lorsqu'on découvre, sous-jacentes aux haines locales, les menées ténébreuses de la politique internationale qui opposait les visées de la Castille à celles des rois franco-navarrais.

Aussi, ne faut-il pas s'étonner que la Soule et le Labourd, qui au milieu du XV^e siècle allaient retomber définitivement dans l'orbite française, fussent en proie eux aussi à la guerre civile fomentée par les puissantes maisons bas-navarraises de Luxe et de Gramont. Un des plus émouvants souvenirs de ces temps troublés, c'est l'admirable chanson de Berteretch – le chef-d'oeuvre à mes yeux de la poésie basque – que vous connaissez tous:

*Ama, indazüt athorra,
Mentüraz sekülakua!
Bizi denak orhit ükhenen dü Bazko gaiherdi ondua!*¹⁹

Cinq siècles ont passé, et il nous semble encore entendre le cri du malheureux en marche vers son destin...

Car ici, quoiqu'il puisse sembler, nous ne sommes plus du tout dans la légende, mais en plein drame historique. Cas unique pour l'époque, une très archaïque stèle discoïdale, plantée près du carrefour d'Espeldoyté, à Etchebar, rappelle encore le profond retentissement que ce meurtre eut alors en Soule. Jourgain, et après lui Gavel, ont montré comment la chanson de Berteretch ne pouvait être postérieure à 1450, et que le seigneur comte doit être sans conteste identifié avec Louis de Beaumont comte de Lérin, beau-frère de Jean II d'Aragon, roi de Navarre. Beaumont, fortement appuyé par le baron de Luxe, qui était seigneur de Tardets, détint la charge de gouverneur de château-fort de Mauléon de 1434 à 1449, date à laquelle il fut chassé par les troupes françaises.

Berteretch, de la maison de ce nom à Larrau, devait être affilié au parti de Gramont et telle fut la cause de son arrestation. Peut-être le prisonnier ne fut-il abattu que parce qu'il avait tenté de s'enfuir à la faveur de l'obscurité.

Certainement, l'étrange beauté poétique de cette complainte, le rythme prenant de ses vers portés sur les ailes d'une mélodie aux modulations à demi-grégoriennes, ont puissamment contribué à la graver jusqu'à nos jours, sans grandes altérations, dans la mémoire populaire. Mais il n'en est pas allé de même en ce qui concerne l'interprétation du récit. Les circonstances qui ont motivé l'assassinat, voire la personnalité de ces protagonistes s'étant totalement effacées, les Souletins ont fini par forger des commentaires absolument fantaisistes qui attribuent toute la culpabilité de l'affaire à un autre grand personnage dont ils eurent aussi fortement à se plaindre, mais à une époque sensiblement plus récente. Ainsi s'est greffée sur la magnifique improvisation d'un *bertsolari* du XV^e

19. "Mère, donnez-moi ma chemise,
Peut-être celle pour jamais.

Qui vivra se souviendra de l'après-minuit de Pâques!"

Pour le poème entier, ses variantes et son interprétation historique, lire la magistrale étude du professeur HENRI GAVEL: *La chanson de Berteretch* (bulletin S.L.A. de Bayonne, 1924).

18. CARMELO DE ETCHEGARAY: *Las Provincias Vascongadas a Fines de la Edad Media* (San Sebastian, 1895).

siècle, une légende sans vraisemblance que Gavel résume en ces termes:

"Berterech était un jeune homme de Larrau qui devait épouser Marguerite, fille de la maison Espeldoyé à Etchelbar. Mais le comte de Troisville (qui fut capitaine châtelain de Mauléon sous Louis XIV, seulement à partir de 1676) ne voulait consentir à leur mariage qu'à condition que l'exercice du droit du seigneur ou *jus primae noctis* lui fut accordé. Les futurs époux n'y consentant pas, le comte, furieux, fit mettre à mort Berteretch devant la maison Espeldoyé, et l'on ajoute même qu'il aurait poussé la cruauté jusqu'à obliger Marguerite à tremper les mains dans le sang de son fiancé."

Cette interprétation romanesque ne résiste pas à l'examen. Il suffit pour la rejeter de constater que le prénom de Marisantz, porté par la mère de Berteretch, n'était plus du tout en usage dès le milieu du XVI^e siècle.

J'ai recueilli, à Sare, dans ma jeunesse, une légende populaire bien localisée. Elle me fut contée, vers 1915, par l'*etcheko-andre* de la maison Ihartzebeherea, âgée d'environ 80 ans. Je regrette fort aujourd'hui de ne pas me l'être fait dicter en *eskuara*, mais en ce temps-là, je dois l'avouer à ma grande honte, je n'étais pas encore touché par la grâce de la bascophilie! Je pense que ce récit est un reflet lui aussi de l'époque des guerres féodales. Ce n'est qu'une simple fable folklorique, mais plaisamment symbolique d'un état social qu'on ne soupçonne pas aujourd'hui. Qui croirait, en effet, que cette paisible vallée de Sare ait été jadis hérissée de maisons fortes, *dorreak*, aux murs épais, percés d'étroites archères? Pourtant, à y regarder de près, il subsiste pas mal de vestiges de ces constructions, englobées dans des maisons rurales plus récentes. Surtout, il reste aux deux extrémités du territoire communal les très curieux et primitifs manoirs d'Ibarla, qui commande le débouché d'Amotz, et d'Haramburua, qui veille au pied du chemin de Vera par le col de Lizunaga. Les deux maisons furent rivales et voici la tradition qui me fut rapportée:

Le seigneur d'Ibarla et celui d'Haramburua étaient de tous temps grandement ennemis. Un jour, le roi (on ne nous précise pas de quel roi il s'agit) leur dépêcha un messenger pour les inciter à faire la paix. Lorsque l'envoyé du souverain eut exposé l'objet de sa mission au maître d'Ibarla, il fut, sans autre réponse, prié par le hobereau de vouloir bien le suivre au potager qui s'étend aujourd'hui encore à quelques pas de la façade. Arrivé là, l'*etcheko-jaun*, tirant son épée sans mot dire, se prit à faucher tous les plants d'un magnifique carré de choux. "Rapportez exactement ce que vous avez vu à votre maître", ajouta-t-il simplement, en s'adressant à l'émissaire interdit par cet accueil peu banal. Le roi, lui, comprit, paraît-il, aussitôt l'allusion: Le seigneur d'Ibarla ne voyait nul autre moyen de rétablir la concorde que de faire décapiter tous les chefs de bande, y compris sans doute lui-même.

Les légendes ne naissent pas toutes à des époques reculées. Je vais pour terminer vous en signaler deux ou trois qui ont achevé de prendre forme presque sous nos yeux.

Il y a quelques vint-cinq ans, a été scellée sur la façade méridionale de l'église de Saint-Jean-de-Luz une inscription rappelant que la porte murée dont on voit trace à cet endroit fut franchie par le Roi Soleil et Marie Thérèse d'Autriche, à la sortie de leur messe de mariage, et fut aussitôt close à jamais après leur passage. Le geste, certes, n'aurait pas manqué d'élégance courtoisane. Pourquoi faut-il, hélas, que cette tradition, rapportée, je crois, pour la première fois par Léonce Goyetche, nous inspire un doute sérieux?

Mon regretté ami Pierre Dop, qui avait fouillé les archives luziennes dans leur moindres recoins pour écrire sa belle et savante monographie sur *l'Eglise de Saint-Jean-de-Luz*²⁰, m'avouait n'avoir pas trouvé la moindre allusion à ce noble geste. Bien plus, une note du vérificateur qui épluchait, quelques années après le sensationnel événement, les comptes du clavier Haraneder de Monségur, reproche justement au dit Haraneder d'avoir fait percer, en 1672, la porte actuelle qu'il qualifie d'inutile et incommode. Ce texte laisse à penser que la fameuse porte, aujourd'hui murée, pourrait bien avoir continué à servir au commun des mortels pendant une douzaine d'années après la sortie en grande pompe du couple royal. N'allez pas en inférer, mes chers Amis, que je réclame un changement de l'inscription! Gardons-lui avec indulgence, au moins le bénéfice du doute.

Ne quittons pas le Grand Siècle sans réviser à son propos une affirmation que le hasard d'autres recherches m'a permis de controuver. L'historiette, mince en soi, est un bon exemple de la nécessité qui s'impose de revoir entièrement, textes à l'appui s'il se peut, l'histoire euskarienne; la plupart de nos chroniqueurs locaux qui se sont intéressés aux exploits des corsaires basques, se transmettent pieusement, depuis plus d'un siècle, l'anecdote selon laquelle, à l'instar de Jean-Bart, le brave Sépé, de Saint-Jean-de-Luz, aurait été mandé à la Cour pour recevoir les félicitations de Louis XIV. Or, voici qu'en feuilletant quelques poudreux registres municipaux luziens, je suis tombé en arrêt devant d'assez nombreuses mentions de ce Jean-Valentin Sépé. Pour commencer, je constatai avec surprise que, mort à la Rochelle en 1783, âgé de 61 ans, il ne pouvait être né qu'en 1722; autant dire qu'il lui était plus que difficile d'avoir été présenté à Louis XIV! Deuxièmement, il n'était pas natif de Saint-Jean-de-Luz, mais fils d'un notaire royal de Saint-Etienne de Baïgorry. Toutefois, Sépé était arrivé jeune dans notre ville; en 1771, il déclarait y résider depuis trente et un ans, et demandait au corps de ville de vouloir bien lui accorder le droit de bourgeoisie et les privilèges qui y étaient attachés; requête à laquelle il fut d'ailleurs fait droit sur le champ. Cette dernière pièce contenant une sorte de *curriculum vitae*, c'était là et nulle part ailleurs qu'on pouvait s'attendre à trouver confirmation de la présentation de Sépé à Versailles. Las! Il se contente de déclarer sobrement "qu'ayant fait plusieurs campagnes en course contre les ennemis de l'Etat, en qualité de Capitaine commandant et de Co-intéressé dans les armements, il a procuré et versé des sommes assez considérables du produit des prises qu'il a faites pour les réparations et entretien de l'église Saint-Jean-Baptiste de cette ville". Bref, il me semble qu'il ne reste plus grand chose de la légende du capitaine Sépé; il demeure à écrire sa véritable histoire, ce qui ne serait peut-être pas impossible, mais sans doute un peu fastidieux, car les exploits des corsaires, nous les connaissons surtout par des livres de comptes assez prosaïques et qui ne sentent que de fort loin la poudre des combats...

Il y aurait des biographies autrement pittoresques à entreprendre. Je songe à celles de ces Basques de condition modeste qui, sous l'Ancien Régime, s'en allaient à Paris faire des carrières qui parfois les ont menés loin. Tels, par exemple, ce Jean de Sponde, d'Ossès, un des deux maîtres chirurgiens de la Compagnie des Cent Gentilhommes de la Maison du Roi, que commandait le fameux Lauzun. Il revint finir ses jours

20. P. DOP: *L'église de Saint-Jean-de-Luz* (Bulletin S.L.A. de Bayonne, 1932).

dans son village natal où vous pourrez encore voir sa maison; c'est la poste actuelle²¹.

Plus curieux encore est ce M. D'Ibaignette, descendant de corsaires luziens, qui, tout jeune, en 1660, fut attaché en qualité de valet de chambre à la personne de Monsieur frère du roi. Il se rendit si bien indispensable qu'il devint l'Intendant du célèbre Palais-Royal et l'homme de confiance du Régent Philippe d'Orléans. Cette situation lui valut d'être, pendant de longues années, le protecteur attiré de la ville de Saint-Jean-de-Luz. Il y a environ quatre ans, on a commémoré cet épisode en présence de M. Robert Schumann, alors ministre des Affaires Etrangères, par la solennelle apposition d'une plaque sur l'Hôtel de la Poste. Je n'entends pas mettre en doute la bonne foi des dirigeants du Syndicat d'Initiatives qui ont voulu monter en épingle un événement, à dire vrai assez mince. Sur le plan historique, il est bien certain que Lafayette s'est embarqué à Pasajes San Juan et qu'à l'occasion des préparatifs secrets de son expédition, il a dû coucher deux ou trois nuits

à la Poste aux Chevaux de Saint-Jean-de-Luz. Mais il n'est pas moins certain qu'à cette époque la route de Bayonne passait par le quartier du Lac, et pénétrait en ville par le haut de la rue Garat. La Poste aux chevaux se trouvait à l'angle de cette dernière et de la rue Gambetta, à peu près sur l'emplacement du Bazar Parisien d'aujourd'hui. Quant à l'Hôtel de la Poste actuel, Lafayette aurait été fort en peine d'y coucher, car il n'existait même pas. C'est seulement en 1784 que les Dames Ursulines, dont le couvent avait été démoli par la mer, firent rebâtir en cet endroit du quartier d'Ithurbure le pensionnat de jeunes filles dont elles furent dépossédées par la Révolution. Ultérieurement, sous le Directoire ou l'Empire cet immeuble devint le relais de la Poste aux chevaux. Placée où elle se trouve, l'inscription est donc absolument trompeuse.

Il est temps d'arrêter cette causerie à bâtons rompus. Le professeur improvisé vous remercie, chers Amis, de l'avoir si patiemment écouté et de lui avoir épargné un chahut peut-être mérité. *Halabiz.*

21. L. COLAS (*La Tombe Basque*, Atlas des illustrations p. 98) a dessiné l'inscription de la maison Espondaenea. Grâce à l'obligeance d'une dame d'Ossès, nous avons la bonne fortune d'apporter ici un document inédit qui précise la charge qu'occupait notre personnage:

"Le dix-huitième jour du mois de novembre mil six cent soixante-quinze par devant moi notaire royal et témoins bas nommés, s'est présenté Maître Jean Desponde, l'un des deux chirurgiens des Cent Gentilshommes de la Maison du Roi, demeurant et résidant à présent au pays d'Ossès en Basse-Navarre, lequel s'est volontairement démis et se démet entre les mains de Monsieur de Lauzun Chevalier Capitaine de l'ancienne Bande et première Compagnie des Cent Gentilshommes de la Maison de sa Majesté et Colonel Lieutenant du Régiment de ses Dragons, de ladite Charge de l'un des deux chirurgiens de l'ancienne et première Compagnie des Cent Gentilshommes de Sa Majesté dont il est jouissant, Pour et en faveur de... chirurgien à Paris, consentant et accordant que toutes Lettres et Provisions à ce nécessaires lui en soient expédiées et délivrées sous le bon plaisir dudit sieur de Lauzun, promettant ledit sieur Desponde d'avoir et tenir pour bonne et valable la susdite démission sous obligation de sa personne, biens et causes présents et futurs, lesquels il a soumis aux rigueurs de la justice, à qui la connaissance en appartiendra, renoncé aux renonciations au cas requises de droit et de fait à ce dessus contraires; et a juré à Dieu de n'y contrevenir.

Fait en présence de Maître Jean Duhalde, prêtre, et Arnaud de Bénéjacq lesquels avec ledit sieur Desponde ont signé avec moi
DESPONDE, DUHALDE, BENEJACQ, DOYHARART."